
SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.

APOC. c. 14, v. 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs passions les attachent à la vie : et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir. Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes ; ils l'espèrent, ils le desirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins qu'avant ce dernier moment, les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de

Dieu comme une destinée affreuse; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante, et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu; ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion): mais, puisque la mort du juste vous paroît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos desirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire: dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde des yeux d'un pécheur qui va mourir: et qu'il vous paroitra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paroît

aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu des yeux du juste qui expire: et qu'elle vous parôtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu: dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent; et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abyme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparoitre encore sur la terre: *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur*¹.

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maitres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien; que la vie est un songe; et qu'il est bien insensé de

¹ II. REG. c. 14, v. 14.

tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment; ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité: heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend: il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de desirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce

qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe; pour une fortune qui s'évanouit; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu; pour des amis qu'il perd; pour des maîtres qui vont l'oublier; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop foible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité, et d'un monde

qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise; ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu: Je n'ai donc vécu que pour la vanité! que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! falloit-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles.... erravimus a via veritatis*¹.

¹ SAP. c. 5, v. 6, 7.

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'état; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; les distinctions de vos commandements: tout cela vous paroît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées: tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oisieux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ses objets, se dissipera; vous verrez tout au naturel; et ce qui vous paroisoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroitra plus rien: *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet*¹. Vous ne trouverez plus rien de réel

¹ Job. c. 27, v. 19.

dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu ; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété ; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui ; tout cela vous parottra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs ; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ! il voit qu'il a sacrifié son ame et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas ! la vie lui avoit paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu ; il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs, et les suites ; il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons desirs, et il attendoit, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avoit paru si long n'a duré qu'un moment ; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles

ne forment presque qu'un seul jour ; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe ; mais lui, qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion : tant d'emportements honteux, tant de foiblesse et d'abandonnement ! Lui qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il se retrouve alors le plus foible, le plus méprisable de tous les pécheurs ! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérité des passions ! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ! une vie que le succès avoit peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins ; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie ; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse ; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux ; et il n'y a eu de tranquillité dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais

dans des dispositions bien différentes de celles de Job ; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum*¹ ; et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions ; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ*².

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé ; que sais-je ? peut-être encore les dérèglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se mani-

¹ Job. c. 17, v. 11. — ² Ibid. c. 13, v. 26.

festent : plus il creuse dans cet abyme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos ; il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir ; il lui faudroit une vie entière, hélas ! et le temps passe ; et à peine reste-t-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfants qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères ; des ministres de l'Église qu'il a méprisés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt*

*cæli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum*¹.

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parcequ'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de se promettre qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort étoit plus éloignée de son esprit ; qu'il étoit parvenu à certaines places, qu'il avoit jusque-là vivement désirées ; et que, semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortoit son ame à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit d'un clin-d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir ; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur

¹ JOB. c. 20, v. 27.

la vie. Ses proches le flattent; ses amis le laissent s'abuser; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir; il se flatte, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les étoit promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante; qu'il ait pu s'obstiner, durant tant d'années, à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une

indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource; c'est qu'on ne meurt qu'une fois; et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer: autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent: autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux: il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet

air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit toujours dû se regarder de même; comme un inconnu qui n'y possède plus rien; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avoit joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas ! il se contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions; il accepteroit comme une grace, l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on vouloit prolonger ses jours; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions ! Il sent que cette maison de boue s'écroule; il se sent mourir peu-à-peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par

l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre!

Séparation du monde, où il occupoit tant de places; où il s'étoit établi, agrandi, étendu, comme si c'avoit dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avoit jamais pu vivre; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avoit eu tant de part; où il avoit paru avec tant d'agrémens et tant de talens pour lui plaire. Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore; le monde meurt pour lui, mais lui-même, en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui: il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains: *et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis*¹.

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se

¹ Ps. 75, v. 6.

plaignoit autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, et qui occupoient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui; ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui: ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves même sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne: à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs: c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur le peu de fond qu'il y a à faire sur

les hommes : *affligetur relictus in tabernaculo suo*¹.

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré. Hélas ! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics ; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli ; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu ; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir ; que le vide sera bientôt rempli ; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde ; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes, où est-il maintenant ? que sont devenus ces applaudissements que lui attiroit sa puissance ? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *et qui eum viderant, dicent : Ubi est*² ?

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature, qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas ! ses amis, ses proches, ses esclaves même la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent

¹ Jon. c. 20, v. 26. — ² Ibid. c. 20, v. 7.

plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *servum meum vocavi, et non respondit..... Hilitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei*¹.

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent par-tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir: cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience: cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare: cet avenir, cet abyme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée: cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres: cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil: cet avenir en-

¹ Job. c. 19, v. 16, 17.

fin, ce jugement redoutable où il va paroitre devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu? Il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressources du côté de Dieu de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres; toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne; en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parcequ'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne

change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu ; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité ; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés, qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitude et l'abus perpétuel de ses graces. Cependant la mort approche, le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourants ce reste de vie qui l'a-

nime encore : « Partez, ame chrétienne, » lui dit-il, *Proficiscere, anima christiana*. Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie, les monuments publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana* : « Partez, ame chrétienne. » Hélas ! elle avoit vécu comme si le corps eût été tout son être ; elle avoit même tâché de se persuader que son ame n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mouroit avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps, qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. « Partez, ame chrétienne : » vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'étoit qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir ; l'Église croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre : hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. « Partez donc, ame chrétienne : » *Proficiscere, anima christiana*, ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; ra-

chetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : « Partez, ame chrétienne ; » allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui doit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourants, je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour

qu'ils expriment ; il entre dans des saisissements , où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'ame qui sent l'approche de son Juge ; il soupire profondément , et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs , ou le désespoir de quitter la vie. Enfin , au milieu de ces tristes efforts , ses yeux se fixent , ses traits changent , son visage se défigure , sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même , tout son corps frémit ; et par ce dernier effort , son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue , tombe entre les mains de Dieu , et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes frères , ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes , si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux , et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez , et vous mourrez pécheurs , comme vous avez vécu , et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des justes , et votre mort , semblable à la leur , ne sera accompagnée que de joie , de douceur , et de consolation : c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes. Les jugements de Dieu , dont elles craignent toujours les secrets impénétrables ; les ténèbres de leur propre

conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul ; la vivacité de leur foi et de leur amour , qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères ; enfin , la dissolution toute seule du corps terrestre , et l'horreur naturelle du tombeau , tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature , qui fait que les plus justes même , comme dit saint Paul , voudroient , à la vérité , être revêtus de l'immortalité qui leur est promise , mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'est pas moins vrai cependant que la grace surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature ; et que dans ce moment , soit qu'ils rappellent le passé , dit saint Bernard , soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux , soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir , ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines , *requies de labore* ; dans tout ce qui se passe à leurs yeux , une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte , *gaudium de novitate* ; dans la pensée de l'avenir , l'assurance de l'éternité qui les transporte , *securitas de aternitate* : de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant , deviennent alors une source abondante de consolations pour l'ame fidèle.

Je dis , soit qu'ils rappellent le passé. Et ici , mes frères , représentez-vous au lit de la mort une ame fidèle , qui depuis long-temps se préparoit à ce dernier moment , amassoit par la pratique des œuvres

chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paroitre vide devant son juge, et vivoit de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdue de vue, et à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *requies de labore*.

Oui, mes frères, il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resteroit alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour

le monde seroit perdu pour elle dans ce dernier moment : au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas ! il n'en reste pas plus, au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu ; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'ame fidèle au lit de la mort : des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées ; le temps des dangers et des tentations passé ; les attaques que le monde livroit à sa foi enfin terminées ; les périls où son innocence avoit couru tant de risques enfin disparus ; les occasions où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées ; les combats éternels qu'elle avoit eus à soutenir du côté de ses passions finis enfin ; les obstacles que la chair et le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *requies de labore*. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obsta-

cles, les difficultés qui les ont rendus célèbres ! *requies de labore*. Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *ascende in montem et morere*¹; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Égypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grace, meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *requies de labore*.

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses

¹ DEUT. c. 32, v. 49.

par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son ame, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes, dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse: les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé, et qu'il falloit apaiser; mais comme un père de miséricorde, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, ame fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu: *elevare, consurge, Jerusalem*¹. Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées: *quæ bibisti calicem usque ad fundum*². Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous: *non adjicies ut bibas illum ultra*³. Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse dont vous avez été jusqu'ici environnée; laissez

¹ Is. c. 51, v. 17. — ² Ibid. — ³ Ibid. c. 51, v. 22.

là les tristes dépouilles de votre mortalité, revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure: *induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti*¹. Brisez enfin les liens de votre captivité; sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si long-temps des rigueurs et de la durée de votre exil: *solve vincula colli tui, captiva filia Sion*². Les incircuncis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi: il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient; que je rentre dans mon héritage; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, et qui n'étoit pas digne de vous; et que je vous réunisse à l'Église du ciel dont vous étiez une portion pure et immortelle: *non adjiciet ultra ut pertranseat per te incircumcisis et immundus*³.

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort, le souvenir du passé: *requies de labore*. Mais tout ce qui se passe à ses yeux; le monde, qui s'enfuit; toutes les créatures, qui disparaissent; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations: *gaudium de novitate*.

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements; et voilà précisé-

¹ Is. c. 52, v. 1. — ² Ibid. c. 52, v. 2. — ³ Ibid. c. 52, v. 1.

ment toute la consolation de l'ame fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendoit ; elle le desiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses desirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste juge alloit lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, préparant sans cesse son ame à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur ; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vue ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour ; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort, et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avoit mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'ame fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu ; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde comme il en

falloit juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devoit me rester que lui seul ! On regardoit mon choix comme une folie, le monde s'en moquoit, et on trouvoit bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avoit raison, ou le mondain, ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une ame juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir de discours de Dieu, et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation : elle les médite; elle les goûte; elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que les ministres de Jésus-Christ lui parlent : c'est le langage de son cœur; ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre

parler du Dieu qu'elle a toujours aimé; des biens éternels qu'elle a toujours désirés; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré; du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu! que de lumière! que de paix! que de transports heureux! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grace se passent alors dans cette ame fidèle! Sa foi se renouvelle; son amour s'enflamme; sa ferveur s'excite; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son ame s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle: semblable à une flamme pure qui s'élève et paroît plus éclatante, à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenoit, et que le corps où elle étoit attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort; ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos en est altéré. Il faut ménager sa foiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune; choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais

connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres même de l'Église n'approchent que rarement, parcequ'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables ; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent ; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu ! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connoître.

Mais ne perdons pas de vue l'ame fidèle : non seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourroit-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes ? Du monde ? hélas ! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissemens, qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses ? hélas ! son trésor étoit dans le ciel ; ses biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les

perd pas ; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités ? hélas ! c'est un joug qu'elle secoue ; le seul titre qui lui fut cher étoit celui qu'elle avoit reçu sur les fonts sacrés , qu'elle doit porter devant Dieu , et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis ? hélas ! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment ; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avoit unis sur la terre ; et que , réunis bientôt dans le sein de Dieu , ils formeront avec elle la même Église et le même peuple , et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants ? elle leur laisse le Seigneur pour père , ses exemples et ses instructions pour héritage , ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation ; et comme David , elle meurt en demandant pour son fils Salomon , non pas des prospérités temporelles , mais un cœur parfait , l'amour de la loi , et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*¹. De son corps ? hélas ! de son corps qu'elle avoit toujours châtié , crucifié ; qu'elle regardoit comme son ennemi ; qui la faisoit encore dépendre des sens et de la chair ; qui l'accabloit sous le poids de tant de nécessités humiliantes ; de cette maison de boue qui la retenoit captive , qui prolongeoit les jours de son exil et de sa servitude , et l'empêchoit de s'aller réunir à Jésus-Christ : ah ! elle souhaite , comme Paul , sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse ; c'est un

¹ PARAL. 29, v. 19.

mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi, la mort ne la sépare de rien, parceque la foi l'avoit déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même; et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas; des oreilles, et n'entendoit pas; un odorat, et ne s'en servoit pas; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis long-temps toute sa beauté étoit au-dedans, et elle n'étoit occupée qu'à embellir son ame des dons de la grace et de la justice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire; toute la nature re-

tombe dans le néant; et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges, et des hommes! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde et de toutes les créatures: c'est alors que cette ame, participant déjà à la grandeur et à l'immuabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité: *elle est libre parmi les morts*! elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'ame fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité! et que ce prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la confiance de ses can-

• Ps. 87, v. 6.

tiques, de s'écrier : « Que mon ame meure de la mort
« des justes, et que ma mort leur soit semblable ! »

Et voilà, mes frères, ce qui achève en dernier lieu de remplir l'ame fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir, *securitas de æternitate*. Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais, dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement, et en terreur. L'ame juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes même seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit, comme Étienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'homme à la droite de son père tout prêt à la recevoir; cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des

¹ NOMB. 23, v. 10.

saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grace.

Ah! aussi, quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Église qui les envoie: « Partez, ame chrétienne; » *Proficiscere, anima christiana*: sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-temps étrangère et captive; le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité: retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous: *Proficiscere, anima christiana*. Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles: Partez, ame fidèle, allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages; laissez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie; sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son Époux, dont elle est encore séparée: *Proficiscere, anima christiana*. Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdrons sur la terre que pour

vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux ; pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, et paroltront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent ; à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille ; où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette ame juste ! Quel ordre heureux ! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grace l'accepte-t-elle ! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants ; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent en-

core; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur: leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure: la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.